

Paysages en partage

Théories et pratiques de la médiation paysagère

Savoirs

■ « Savoirs » – 8 juillet 2014 – Cap Sciences (Bordeaux)

La deuxième journée du séminaire, dévolue aux savoirs mis en jeu dans les processus de médiation paysagère, s'est déroulée à Cap Sciences. Association loi 1901, Cap Sciences est un centre de culture scientifique, technique et industrielle. L'activité de l'association est celle de « designers de savoirs » : travailler avec des gens qui produisent du savoir (scientifiques, techniciens), le mettre en scène, le rendre accessible. Ils ont notamment mis en place plusieurs expositions virtuelles sur les paysages en Aquitaine. L'association met donc en oeuvre depuis maintenant 20 ans un travail énorme de médiation scientifique, et cherche à faire communiquer le monde professionnel, le monde de la recherche et le public, notamment les jeunes.



- Accueil matinal sur la terrasse de Cap Science avec vue sur la Garonne ;
débat final et conclusion en fin de journée dans la salle de Cap Sciences





Cap Sciences est situé au bout du quai de Bacalan, juste avant le nouveau pont Chaban-Delmas. Installés ici depuis 10 ans, et jusqu'il y a peu « au milieu de rien et de personne ». À la charnière entre rive droite et rive gauche, sur le seuil du centre ville et face au Port de la Lune d'un côté et à l'entrée du secteur en bouleversement des Bassins à Flot d'un autre côté. « On a vu la ville avancer et le paysage se transformer. ».

Programme

– Intervention de **Béatrice Collignon**, enseignante-chercheuse à l'UMR Adess (CNRS, Université Bordeaux Montaigne), « *Savoirs géographiques vernaculaires et liens entre ces savoirs et ceux de la géographie* »

– **Groupes de travail en tables-rondes autour de deux cas d'études** : une enquête photographique sur les regards habitants sur les paysages du Gave de Pau ; et les recherches de Dominique Henry, paysagiste, ENSAPBX-CEPAGE, sur les éleveurs et les paysages de vallées pyrénéennes

– Intervention de **Rémi Bercovitz**, historien et paysagiste, ADESS-CEPAGE-ENSAPBX, « *Histoire et médiation paysagère : vers un récit partageable ?* »

– Présentation par **Nathalie Batisse**, jardinière ethnobotaniste, du projet autour des Poirières en vallée de l'Ance dans le cadre d'un Atelier des paysages ; puis **groupes de travail en tables-rondes autour de ce projet**

Compte rendu

Le paradigme de médiation entre société et environnement que l'on cherche à construire par l'intermédiaire du paysage implique une mutation profonde des modalités de production de connaissances. Celles-ci ne peuvent plus être pensées au sein d'un espace autonome et séparé de la société, mais plutôt dans un contexte de collaboration et d'ouverture sur l'agora. En cela, la principale vertu de la médiation paysagère serait de réinterroger la place des savoirs experts et leurs articulations avec les savoirs profanes. Basée sur des transferts réciproques de connaissances, la médiation peut être considérée comme un moment de production de savoirs partagés. Ceux-ci s'inscrivent alors au plus près des réalités sociales, territoriales et politiques, garantissant en cela une meilleure applicabilité des savoirs.

■ Savoirs vernaculaires et savoirs scientifiques

La deuxième journée du séminaire a amené les participants à se questionner sur les savoirs mobilisés, produits et/ou partagés dans les processus de médiation. [Béatrice Collignon](#), géographe, chercheuse au laboratoire ADESS, a présenté son travail sur les Inuits, posant la question du vernaculaire et donnant un cadre théorique et des outils conceptuels pour réfléchir aux différences et aux convergences entre savoirs scientifiques et savoirs vernaculaires.

Son travail porte sur une région du Groenland qui compte environ 2500 habitants, où elle s'est rendue pour la première fois lors de sa thèse. « Ils se mouvaient sans difficultés dans ce qui me semblait un monde sans repères. » Son questionnement de départ était donc moins « qu'est-ce qu'un savoir ? » que « qui sait ? ». Alors que les populations indigènes étaient souvent considérées jusque dans les années 1990 comme n'ayant pas de savoirs mais uniquement des « valeurs », dans un monde bien catégorisé, Béatrice Collignon cherche dans son travail à comprendre comment les Inuits définissent eux-mêmes leurs savoirs et comment ceux-ci interagissent avec la société occidentale, majoritairement représentée, pour ce qui concerne les Inuits, par des chercheurs et des

scientifiques. Les Inuits ont ainsi été amenés à définir, conceptualiser et nommer leur savoir parce que « mis en demeure » de les affirmer. Cela a abouti à la création d'un néologisme « ... » (retrouver le mot inuit) qui signifie « le savoir transmis oralement et encore pertinent dans un monde changeant ». Pour les Inuits, l'espace est relationnel, la subjectivité prime, il n'y a pas d'absolu et il est impossible de généraliser.

Béatrice Collignon a proposé un cadre d'analyse des différents types de savoirs et des modes de productions de connaissances qui y sont associées. Le système de connaissances scientifique est régi par les procédures suivantes : « observation / expérimentations multiples / objectivation / formalisation forte / validation par les pairs très normée ». D'un autre côté le savoir vernaculaire est régi par les procédures suivantes : « observation / expérience / transmission ». Alors que le savoir vernaculaire est défini par une cohérence interne, celle du savoir scientifique est jugée de manière externe. D'autre part, « l'expérience » qui caractérise le savoir vernaculaire est unique, non renouvelable et toujours spécifique puisque dans un contexte qui change, alors que « l'expérimentation » scientifique est répétée en changeant des facteurs.

Les scientifiques, spécialement depuis quelques années, s'intéressent beaucoup à ces savoirs « autres ». Comment les nommer ? Ordinaires, traditionnels, indigènes, autochtones, banals, quotidiens, populaires, locaux, ... tous ces termes définissent ces savoirs comme « moins bien » que les scientifiques, par le biais d'une exotisation, qui passe soit par l'histoire (traditionnels), soit par la hiérarchie sociale (populaires, ordinaires), soit par l'ailleurs (indigènes) ou le plus petit (locaux).

Béatrice Collignon défend l'usage du mot « vernaculaire ». Mais d'où vient ce terme ? Le mot vernaculaire a d'abord été utilisé en linguistique, pour différencier langue véhiculaire (liée aux déplacements) et langue vernaculaire (liée à un lieu) ; puis en architecture, entre architecture formalisée (plan, règles, canons, architectes professionnels) et architecture non formalisée. Plus récemment, l'ouvrage de John Brinckerhoff Jackson « À la découverte du paysage vernaculaire » a fait connaître la notion de « paysage vernaculaire ». L'auteur définit le paysage vernaculaire par différence du paysage politique qui relève d'une volonté de contrôle et de maîtrise du territoire (infrastructures, grands travaux, etc). Dans cette définition, le paysage vernaculaire est caractérisé par sa capacité d'adaptation au contexte, idée que reprend Béatrice Collignon pour décrire le savoir des Inuits : un savoir qui est toujours mis en contexte, spatialement et temporellement et peut ainsi être défini comme « ce qui donne sens à une situation ou un événement par la mobilisation d'une série d'unités d'informations possédées par celui ou celle qui met en oeuvre ce savoir. ». Le développement récent de l'usage du terme vernaculaire par les géographes pose donc la question du sens de ce que les chercheurs nomment les savoirs vernaculaires, et de la manière dont ils entrent en relation avec ceux-ci. C'est également un des horizons des pratiques de médiation paysagère qui cherchent à créer des passerelles avec les savoirs d'experts.

■ « L'artiste, l'ingénieur et les habitants insaisissables ». Mise en perspective et croisement des savoirs et des pratiques au sujet du paysage

Un des fils rouges de cette journée était donc les relations entre savoirs scientifiques et savoirs vernaculaires, tant à travers l'intervention de Béatrice Collignon que celle de [Rémi Bercovitz](#) ou des projets discutés en tables rondes. Plus qu'une opposition on observe souvent des relations négociées, et l'objectif est de déceler les points de divergence et les points de convergence.

Pour les Inuits, il n'y a aucun problème ni difficulté particulière à intégrer les savoirs occidentaux et les savoirs scientifiques, puisque la justesse d'un savoir dépend de sa pertinence en situation. Ainsi, Béatrice Collignon relate une anecdote pour illustrer cela : demandant à un inuit comment il avait choisi l'endroit où il allait pêcher, elle pensait qu'il allait faire référence à un savoir ancestral, par exemple hérité de son père ; l'inuit lui explique alors qu'il a rencontré un biologiste l'été précédent qui lui a expliqué le trajet de migration des saumons ; mais l'histoire ne

s'arrête pas là ; le même inuit explique ensuite qu'il a prévu d'aller pêcher à un autre endroit après avoir la nuit précédente rêvé que l'eau y était poissonneuse. Cette faculté à articuler le rêve, l'expérience et la science à de quoi surprendre l'auditeur occidental habitué à cloisonner ces régimes d'entendements.

Dans l'autre sens c'est moins évident. Si aujourd'hui de nombreux chercheurs veulent mieux intégrer les savoirs vernaculaires, il est rare que cela soit réellement le cas. On prend en compte des unités d'informations qu'on recueille, vérifie et intègre dans le savoir scientifique, mais il apparaît encore bien difficile d'intégrer la matrice même de cette connaissance.

La présentation par Rémi Bercovitz de son travail de thèse, mené dans le cadre d'une CIFRE (convention industrielle de formation par la recherche) au sein du Conseil Général des Deux Sèvres, a également proposé des pistes d'articulation entre savoirs vernaculaires et savoirs scientifiques. Sa recherche porte sur la rivière et la vallée de la Haute Sèvre Niortaise, et cherche à développer à la fois un cadre interprétatif qui puisse prendre en charge dans le temps les interactions entre les dynamiques paysagères, les différents modes d'exploitation de la ressource hydrique et du territoire valléen, et, sur cette base, des démarches de médiation prospective autour des paysages de la rivière.

L'histoire récente de cette rivière est marquée par l'importance nouvelle donnée à la dimension environnementale dans le rapport des sociétés à l'eau. Celle-ci s'ordonne aujourd'hui autour de politiques de « restauration écologique » inscrites en filigrane dans la Directive Cadre Eau qui fixe aux états européens l'objectif d'atteindre le « bon état écologique » des cours d'eau à l'horizon 2015. Dans sa version la plus théorique et la plus dogmatique, le postulat de la « restauration écologique » érige en objectif à atteindre le fantasme d'un état naturel de la rivière « avant perturbation humaine ». Le modèle scientifique et hydro-morphologique du cours d'eau à méandrage actif et à bancs de graviers devient dans certains milieux de l'aménagement et de la gestion des cours d'eau un modèle esthétique qui relève plus de la fiction que de la recherche historique. La Sèvre niortaise ne peut pas en effet être seulement traitée comme une infrastructure écologique relevant de l'ingénierie environnementale, ni seulement valorisée comme une composante esthétique du paysage. Elle est aussi, d'un point de vue géo-historique, la matrice d'un territoire habité, exploité et pratiqué, faisant l'objet de logiques d'appropriations qui peuvent parfois heurter les politiques de renaturation. Un des participants décèle dans ces tendances la figure de domination de « l'observateur », artiste ou scientifique, qui, dans la lignée d'un modèle élitiste du paysage, impose une vision esthétique ou écologique de la rivière alors qu'elle est aussi, et peut-être davantage, un élément d'un territoire vécu, habité, exploité.

La démarche engagée par Rémi Bercovitz dans le cadre de sa recherche doctorale vise tout d'abord à construire un cadre cognitif qui prenne en charge sur un pas de temps de deux siècles la complexité des interactions socio-écologiques, évitant en cela le réductionnisme biologique de la restauration écologique. La médiation vise ici à mettre en perspective les différents savoirs. La démarche géo-historique des « scénarios paysagers » permet de leur donner une profondeur temporelle. Ces derniers éclairent le paysage à travers un phénomène précis (dans ce cas les relations société/cours d'eau) : à l'inverse d'une approche globalisante, l'idée est, via une coupe thématique, de faire émerger un paysage comme reflet, trace, réalité perceptible qui rend concrets des phénomènes partiellement invisibles. La réflexivité collective et historique peut permettre d'objectiver les débats contemporains et l'opération de médiation paysagère consiste à ouvrir, sur cette base, un espace de dialogue orienté vers le projet, concernant à la fois acteurs et habitants. La rôle de la recherche et de la production de savoirs scientifiques n'est pas de produire des modèles globalisants et dénués de toute incertitude mais plutôt de poser les termes rendant possible la négociation entre des formes de savoirs et de valeurs plurielles. Au-delà de croiser les savoirs scientifiques et les savoirs vernaculaires, il s'agit donc de construire une articulation entre de multiples savoirs différents.

Dans ce cas, comment définir la manière dont la médiation met les savoirs en partage ? En conclusion de la journée,

Serge Briffaud, responsable scientifique du Cepage, a fait la différence entre ce qu'il considère être deux types de médiation. D'abord une médiation « descendante », qui diffuse des savoirs pris comme évidents, dont l'objet n'est pas discuté et dont le mode de production n'est pas éclairé. Le savoir y est considéré comme un préalable à l'action, et la médiation conçue comme la légitimation d'une expertise, puisqu'on juge alors dans ces cas-là nécessaire d'éduquer ou d'éveiller les gens pour qu'ils comprennent ou acceptent les projets. Cette médiation-là reste en dehors : l'objectivation signifie dans ce cas se mettre à l'extérieur de ce qu'on doit connaître pour pouvoir le connaître, et la recherche veut donner un effet d'objectivité. « Le savoir scientifique passe beaucoup de temps à essayer de recadrer l'observation. »

D'un autre côté il pourrait y avoir un autre type de médiation, qu'on a pu abordé précédemment à propos du travail de Rémi Bercovitz sur la Sèvre Niortaise : une médiation qui construit l'articulation entre différents savoirs, et qui construit en même temps « l'objet à connaître » et « l'objet à agir » au cours du processus. Souvent, cette médiation-là révèle des conflits plutôt qu'elle ne les règle, provoque la rencontre plutôt que l'arbitrage, et produit plus de complexité que de normalisation. Les difficultés et les défis résident en ce que les connaissances produites par de telles procédures sont des connaissances en mouvement, et qu'elles sont souvent difficiles à intégrer et prendre en compte pour les politiques publiques ou les services de l'État.

■ Paysages vernaculaires ?

Les débats des tables-rondes lors de la deuxième journée du séminaire ([l'enquête photographique sur les regards habitants sur les paysages du Gave de Pau](#), la thèse de [Dominique Henry](#) sur les paysages pastoraux des Pyrénées et le travail de Nathalie Batisse sur les poirières en Vallée de l'Ance) ont soulevé la question du paysage vernaculaire. Qu'est ce que cette expression signifie ? Comment est-elle utilisée ? Quels savoirs englobe-t-elle ? Comment les chercheurs la mobilisent et l'utilisent ? Comment est-elle prise en compte dans les politiques publiques ?

La thèse de Dominique Henry, qu'il a présenté, portait sur les interactions entre les pratiques des éleveurs et l'évolution des paysages dans une vallée pyrénéenne. Il tentait d'y relier les expériences pratiques des éleveurs à l'échelle des paysages concernés. Les participants ont trouvé que sa démarche comprenait une grande attention aux savoirs vernaculaires et, par la spécificité de sa méthode, ébauchait une compréhension fine du paysage vernaculaire. Surtout, la question du paysage et des outils de la recherche se posaient de manière simultanée et ont beaucoup animé les débats. Mobilisant les outils du paysagiste (en particulier le dessin), sa recherche prend néanmoins ses distances avec la connaissance experte des paysages du paysagiste. En combinant les approches « paysagistes », géographiques et ethnographiques, sa thèse cherche à mieux comprendre les logiques de relation à l'espace, et à relier la matérialité des paysages aux pratiques vernaculaires.

Le projet des poirières, présenté par Nathalie Batisse et mené en vallée de l'Ance dans le cadre de l'Atelier des paysages, se base sur un élément vernaculaire très local que sont les poirières, c'est-à-dire des arbres fruitiers (des poiriers) palissés sur les façades des maisons. Il semble qu'il s'agit d'un très bon exemple de savoir vernaculaire, car contextualisé : les jardiniers du Potager du Roi de Versailles, spécialistes des fruitiers palissés, ont témoigné du fait que les habitants de la vallée de l'Ance avaient développé des techniques de taille qu'eux ne connaissaient pas, car spécifiques au contexte, au climat, aux variétés, et aux différentes autres contraintes. Le travail de l'Atelier des paysages autour de ces éléments-là a contribué à fédérer un groupe actif, à transmettre des savoirs (aux plus jeunes ou aux nouveaux arrivants), mais aussi à créer de nouvelles sociabilités et à avoir un impact concret sur le terrain via la plantation de 450 nouveaux arbres.

Cependant, les participants ont émis des réserves sur plusieurs points concernant ce projet. Ces réserves, qui ont d'ailleurs fait l'objet de débats, ne remettaient pas en cause la qualité de celui-ci mais plutôt son statut. Pour certains

on ne pouvait pas parler dans ce cas de médiation, mais seulement de transmission, car selon eux la médiation doit forcément être connectée à une dynamique de projet ou du moins de transformation. Au-delà de la pérennisation d'un élément identitaire qui crée du lien entre les habitants et de la transmission de savoirs vernaculaires, les poirières peuvent-elles être facteurs de développement ? Supports d'un renouveau de l'agriculture locale ? Outils pour repenser l'urbanisme ou l'architecture ? De plus, selon certains participants, la médiation devrait avoir pour objectif de faire se rencontrer des « mondes » différents (habitants, experts, élus, scientifiques, ...) et pas seulement de faire du lien entre les habitants.

Enfin, certains participants se questionnaient sur le lien avec le paysage proprement dit. Les poirières sont un élément vernaculaire mais construisent-elles un paysage vernaculaire ? Les participants avaient parfois du mal à comprendre en quoi cet élément pouvait avoir un impact ou un déploiement à l'échelle du paysage ou du territoire, bien que le projet ait été mené dans le cadre d'un Atelier des paysages. Tout cela questionne à la fois les échelles du paysage et les objectifs de la médiation. Un arbre est-il un paysage ? Est-ce que faire se rencontrer des gens suffit ? La médiation doit-elle forcément imposer le paysage comme filtre de lecture et catégorie d'action ? Doit-elle forcément être utile à un projet d'aménagement ?

■ Ou paysages politiques ?

L'enquête photographique sur les regards d'habitants sur les paysages du Gave de Pau a aussi beaucoup animé les débats. Après l'intervention de Béatrice Collignon, les esprits et les regards étaient affûtés et ont de suite cherché à comprendre si cette démarche de recherche intégrait réellement le savoir vernaculaire ou si elle se contentait de piocher des éléments pour amender un projet. Il s'agit d'une enquête photographique réalisée par des chercheurs du laboratoire SET de l'Université de Pau, visant à saisir les « regards d'habitants » sur les paysages du Gave de Pau. Cette recherche se situait dans le cadre de la mise en oeuvre d'un Parc Naturel Urbain autour du Gave de Pau, portée par la Communauté d'Agglomération de Pau Pyrénées. Le contexte est donc multiple, mêlant une commande politique et l'application d'une méthode déjà préalablement testée dans le cadre de la thèse d'Eva Bigando. Inspirée de l'anthropologie visuelle américaine, la méthode consistait à demander à des riverains et usagers de la rivière de prendre des photos des paysages du Gave de Pau en fonction de questions simples et ouvertes. Suite à cela des entretiens ont été conduits.

Sur la méthode, les participants ont noté plusieurs points riches d'enseignements, notamment le fait que l'outil photographique semble provoquer une réelle réflexivité chez les enquêtés. Cependant de nombreux questionnements ont émergé au fil des tables-rondes. Certains ont analysé que cette étude relevait paradoxalement bien plus du « paysage politique » que du « paysage vernaculaire », et cela pour plusieurs raisons, liées d'une part à la manière de convoquer le concept du paysage dans l'étude, et d'autre part au cadre politique et opérationnel dans lequel elle s'inscrivait.

Dans un premier temps, les participants ont perçu une contradiction entre un paysage vernaculaire et ce qu'ils ont appelé un paysage « pour les touristes » : une grande partie des photographies ont été jugées un peu convenues, et il semble que le média photographique ait aussi tendance à transformer les habitants en spectateurs de leurs propres espaces. Le cadrage et l'esthétique ont pu avoir une influence déterminante et, selon certains, le « coefficient visuel » du paysage pose toujours problème.

Un participant évoque l'exemple d'une autre enquête photographique sur la cadre de vie menée à plusieurs échelles dans la Région et au niveau national : il explique que de nombreuses images représentaient des paysages de l'hyper-proximité, comme des fenêtres ou des jardins privés, mais que ces images ont souvent été supprimées du rendu final. La normativité, du chercheur ou de l'administration, nie ainsi une partie des réponses, et homogénéise les représentations habitantes en accord avec l'idée dominante de ce que doit être le paysage. Pourquoi ne pas

laisser les habitants exprimer leurs a priori sur le paysage ?

Dans le cas de l'étude photographique sur le Gave de Pau, les débats ont insisté sur l'importance de la formulation des questions qui déterminent énormément le résultat d'une enquête : demander « quelle est votre couleur préférée » n'a rien à voir avec « préférez-vous le rouge ou le vert ? ». Dans cette étude, il a semblé selon les participants que les questions étaient intéressantes et bien formulées mais que les résultats photographiques ont ensuite été remis dans des catégories qui ne correspondaient pas exactement aux questions. Une participante exprime ainsi que, personnellement, elle n'aurait pas du tout pris la même photo si on lui avait parlé de « paysage intime » que si on lui avait demandé quelle photographie elle emporterait avec elle si elle devait quitter les lieux. En l'occurrence c'est cette dernière question qui a été posée aux enquêtés mais les photos ont ensuite été rassemblées dans une thématique intitulée « paysage intime ». Supposant que les catégories avaient été pensées a posteriori et sans les enquêtés, les participants ont estimé que cela relevait d'une certaine déformation. Pourquoi ne pas avoir questionner les catégories elles-mêmes ?

De manière plus spécifique, les participants ont trouvé étrange que le mot et le concept de « paysage » ne semble pas avoir été mobilisé dans les interactions avec les enquêtés. On ne parlerait pas de paysage avec les gens mais on empaysagerait leurs visions a posteriori, en les faisant rentrer dans les grilles du paysage et dans des catégories relativement classiques (pittoresque, sublime, intime,...). « Si on faisait ça avec des inuits tout le monde crierait au scandale ! ». Il semble donc qu'il y ait un certain décalage entre démarche théorique et démarche pratique, car, malgré les bonnes intentions, c'est la mise en oeuvre concrète de la démarche de médiation qui détermine sa qualité et sa fertilité.

Dans un second temps, cette idée d'un paysage plus politique que vernaculaire s'est déployée en lien avec le contexte politique et de commande de l'étude. Qui décide qu'il faut mobiliser les habitants et au sujet de quoi ? Si on parle de paysage politique c'est donc au sens où la médiation naît d'une décision politique dans le cadre d'un projet visant à créer un « Parc Naturel Urbain » du Gave de Pau. Il semble donc, plus qu'une compréhension du paysage vernaculaire, que soit recherchée la construction d'une mobilisation habitante autour d'un projet aux objectifs déjà partiellement définis.

Est-ce que l'étude vise alors aussi à conditionner les habitants à l'arrivée d'un projet ou à réorienter leur regard pour qu'ils acceptent les futures transformations ? Quelle va être l'influence de l'étude de ces regards d'habitants sur le projet de parc ? Par exemple, Rémi Bercovitz nous a expliqué que le programme du parc comportait un axe important de « renaturation » et que, d'autre part, une des conclusions de l'étude était que les habitants percevaient et vivaient une multiplicité de degrés de natures différents dans leurs pratiques du Gave de Pau. Comment de telles choses peuvent-elles et vont-elles être prises en compte ? À quel point les politiques sont-elles prêtes à intégrer des avis et des savoirs qui peuvent contredire leurs directives ? À quel point les chercheurs sont-ils capables d'entendre des regards et des sensibilités différentes ?

Margaux Vigne

En savoir plus :

▪ **Intervenants**

Publications de Béatrice Collignon :

<http://www.ades.cnrs.fr/spip.php?article1262>

<https://www.cairn.info/publications-de-Collignon-Béatrice-2046.htm>

Sur la recherche doctorale de Rémi Bercovitz :

<http://www.theses.fr/s72825>

<http://www.projetsdepaysage.fr>

[/fr/paysage_mediation_paysagere_et_bon_etat_ecologique_de_la_haute_vallee_de_la_sevre_niortaise](http://www.projetsdepaysage.fr/fr/paysage_mediation_paysagere_et_bon_etat_ecologique_de_la_haute_vallee_de_la_sevre_niortaise)

https://www.dailymotion.com/video/x17zpn_i_sevre-niortaise-heritages-et-mutations_news

■ **Tables rondes**

La thèse de Dominique Henry

https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/762521/filename/Henry_Dominique_1_these.pdf

Sur l'enquête photographique sur les regards habitants des paysages du Gave de Pau :

http://web.univ-pau.fr/~ftesson1/tesson/images/RAPPORT_SET_WEB.pdf

Le Laboratoire SET de l'Université de Pau : <http://set.univ-pau.fr/live/>

Eva Bigando : http://web.univ-pau.fr/RECHERCHE/SET/INTRANET/fiche_identite.php?user=ebigando

Sur l'atelier des paysages en vallée de l'Ance et le projet des Poirières :

<http://www.projetsdepaysage.fr>

[/fr/une_mediation_paysagiste_comme_support_de_recherche_l_experience_de_l_atelier_des_paysages_en_vallee_de_l_an](http://www.projetsdepaysage.fr/fr/une_mediation_paysagiste_comme_support_de_recherche_l_experience_de_l_atelier_des_paysages_en_vallee_de_l_an)

<http://www.auvergne.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf>

[/Atelier_des_paysages_en_vallee_de_l_Ance_cle761536.pdf](http://www.auvergne.developpement-durable.gouv.fr/IMG/pdf/Atelier_des_paysages_en_vallee_de_l_Ance_cle761536.pdf)

http://www.correze.gouv.fr/content/download/6261/42171/file/INT2B_VALLEE_DE_L_ANCE.pdf

<http://www.jardindememoire.com>

■ **Lieux du séminaire :**

Cap Sciences : <http://www.cap-sciences.net/>

Expositions virtuelles sur le paysage en Aquitaine : http://www.cap-sciences.net/pageseditos,57,left_DFE8923E.html

Estelle Douady, Les 4 saisons d'Estelle : <https://fr.linkedin.com/pub/estelle-douady/85/24b/84>